



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

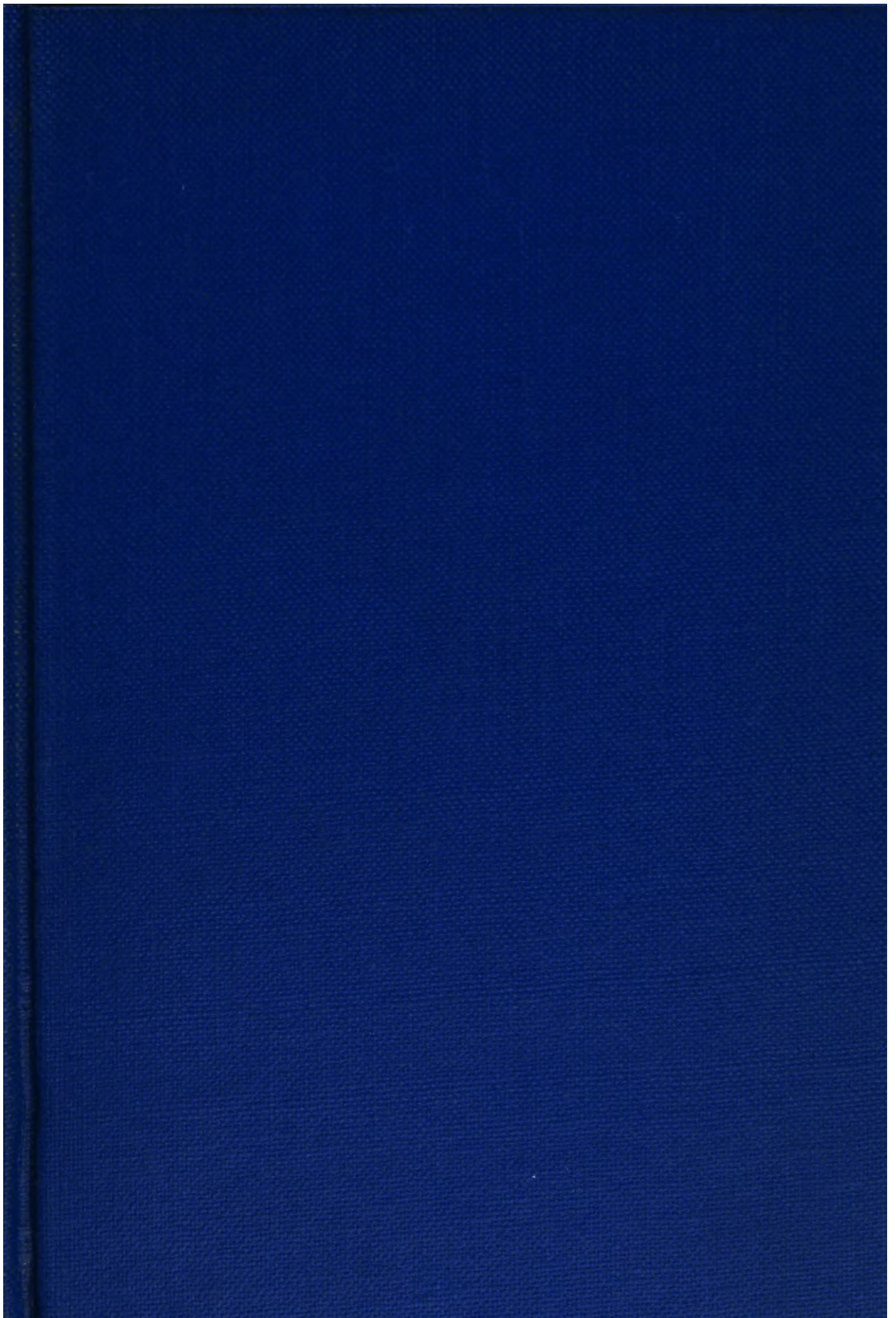
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





C/R 2186 A. 4



PRÉLECTION DE VICTOR SNELL.



RAYON DU MANDARIN No. V.

ANTOINE FURETIÈRE
HISTORIETTE DE L'AMOUR ESGARÉ

ANTOINE FURETIÈRE

(PARIS 1619 – 1688)



HISTORIETTE
DE L'AMOUR
ESGARÉ



PRÉLECTION DE
VICTOR SNELL



LA CONNAISSANCE
9 GALERIE DE LA MADELEINE
PARIS MCMXXVII



« Exclu de l'Académie Française... ». Le titre est rare, presque unique. Le pauvre Furetière eût pu le faire graver sur ses cartes de visite. Il préféra mourir du chagrin que lui causèrent toutes les vilénies dont cette mesure s'accompagna.

Cette histoire qui absorbe en quelque sorte celle de sa vie et qui semble la résumer vaut d'être contée. Aussi bien l'injustice qui frappa le malheureux de son vivant s'est-elle continuée après sa mort. Les pères Jésuites s'y employèrent avec méthode et férocité, et si Furetière n'est plus aujourd'hui aussi mal noté que jadis, on a réussi à en faire à peu près un inconnu, ce qui est pis.

L'auteur du *Roman Bourgeois* dont est extraite la charmante *Historiette de l'Amour Esgaré*, avait en vérité, voué sa vie littéraire à l'établissement d'un dictionnaire de la langue française. Aucun n'avait jusqu'alors été publié. L'Académie en élaborait un, mais avec une lenteur qui semble avoir créé pour la suite une tradition définitive — et une insuffisance dont on eut plus tard la révélation.

Furetière s'est vanté quelque part d'avoir travaillé à son dictionnaire pendant quarante ans, et d'y avoir, longtemps, consacré seize heures par jour. Peut-être exagérait-il, encore qu'il n'y ait là rien d'in vraisemblable. En entreprenant cette œuvre, toutefois, il contrevenait, sans l'avoir su peut-être à l'origine, mais consciemment ensuite et c'est là son seul tort, à un « *privilège* » de l'Académie. Ce privilège assurait à la docte compagnie l'exclusi-

tivité (comme on dit aujourd'hui) de toute édition de dictionnaire français : non seulement pour l'ouvrage à venir et qu'elle élaborait si lentement, mais encore pendant une période de 25 ans à dater de sa publication. C'était excessif, et on conçoit que Furetière ait voulu passer outre. Mais il s'attaquait à plus fort que lui, on le lui fit bien voir.

Fils d'un clerc de conseiller que l'académicien Charpentier accuse d'avoir été laquais, et de la veuve d'un apothicaire, Antoine Furetière, d'abord avocat au Parlement, puis procureur fiscal de St. Germain des Près, avait renoncé à la basoche et était entré dans les ordres: non par esprit religieux mais pour pouvoir, en obtenant des « bénéfices » s'adonner à la littérature. C'est ainsi qu'il fut abbé de Chalivoy, du diocèse de Bourges, puis prieur de Chuines : mais il avait bien trop d'esprit, et sans doute trop peu de croyance, pour consentir à exercer jamais la prêtrise. En 1662 — il avait quarante deux ans — certaine *Nouvelle allégorique* ou *Histoire des derniers troubles arrivés en royaume d'Eloquence* lui ouvrait les portes de l'Académie. C'était en vérité une fort pauvre chose, puérile et fastidieuse, inspirée par la querelle littéraire qui avait surgi entre les novateurs d'alors et les défenseurs de l'ancienne façon d'écrire. A l'imitation sans doute, mais combien lointaine et indigente, de la guerre pantagruélique de Niphleseth reine des Andouilles, on y voyait la Princesse Rhétorique,

réunissant contre l'affreux Galimathias, une armée commandée par le ministre Bon-Sens aidé des quarante barons du pays d'Académie. Naturellement Galimathias était vaincu, Rhétorique, Bon-Sens et les Académiciens triomphants. Cette flagornerie un peu bête, et aujourd'hui à peu près illisible, trouva aussitôt sa récompense : flattés, les « barons » de l'Académie ouvrirent à l'auteur les portes du sanctuaire. Ainsi par une amère ironie, ils l'accueillaient avec empressement pour un ouvrage sans mérite, et quelques années plus tard ils le chassaient honteusement pour le crime d'avoir accompli une œuvre immense qui eût du forcer leur admiration !

Académicole et académicule, Furetière publiait cependant le *Voyage de Mercure*, satire assez vigoureuse en vers. Puis des *Fables*, non négligeables certes, mais qu'il eut le tort de vouloir comparer à celles de La Fontaine. Et, en 1666, enfin le *Roman Bourgeois*, qui est, dans le genre, un ouvrage de premier ordre. Molière, Boileau, Racine s'étaient liés publiquement d'amitié avec lui : preuve de son haut mérite littéraire et de l'estime en laquelle ils le tenaient. Il collabora d'ailleurs, aux *Plaideurs*, et à l'épopée de *Chapelain décoiffé*. Et c'est ainsi qu'on a pu relever, dans certaines comédies de Molière, des traces certaines de l'influence du *Roman bourgeois*.

Pourtant c'est à son dictionnaire qu'il mettait toute son énergie, tout son savoir, tout son talent.

C'était vraiment l'œuvre de toute sa vie. Quand il en parlait on n'y croyait pas, ou on feignait de n'y pas croire. Mais lorsqu'on sut qu'il allait effectivement en commencer la publication, lorsqu'en parut un spécimen sous le titre d'*Essai d'un dictionnaire universel*, et qu'on vit ainsi que « c'était vrai », ce fut contre lui une explosion de rage, de calomnies et un déchainement immédiat d'intrigues perfides et impitoyables. Il fut accusé de vol au préjudice de l'Académie, et celle-ci n'eut pas honte de prononcer son exclusion (1685).

Pareille mesure n'avait été antérieurement prise qu'une seule fois : en 1636 contre Auger de Mauléon de Granier, ecclésiastique, coupable d'avoir refusé restitution d'argent qui lui avait été confié.

L'assimilation était scandaleuse et infamante. Encore qu'évidente cette canaillerie porta son fruit : pour un temps qui dépassa de beaucoup celui qui lui restait à vivre Furetière fut deshonoré.

Exorbitante, la mesure d'exclusion de l'Académie ne fut plus prise dans la suite que pour raison politique. A la décharge partielle de la Compagnie, il sied de constater qu'elle ne se résigna qu'une fois à y procéder : en 1718 elle chassa le trop humanitaire abbé de Saint-Pierre « *pour avoir insulté aux mânes du roi défunt* », ce qui est d'ailleurs stupide. En 1815 et 1816, il y eut des exclusions ⁽¹⁾

¹⁾ Furent exclus par ordonnance royale du 21 mars 1816 : Arnault, Cambacères, Garat, Lucien Bonaparte, Monet, le cardinal Maury, Merlin de Douai, Regnault de Saint-Jeu d'Angély, Roederer, Sieyes et Etienne. Le premier et le dernier furent réélus en 1829.

mais elles furent prononcées par le pouvoir royal sans la poussée des « ultras » et l'Académie n'eut le tort que de s'incliner — ce qui est suffisant.

L'Empire second se montre plus décent. Et ce n'est pas desservir Victor Hugo de noter qu'il semble avoir ambitionné bien plus que redouté une mesure qu'on ne prit pas. Sa correspondance avec Louise Collet laisse à maintes reprises percer des craintes qui sont presque l'aveu d'un désir. Il fait de fréquentes allusions à l'évènement qui pourrait le frapper et il n'y a presque pas malice à supposer qu'il regretta de ne pas le voir se produire.

Aujourd'hui, en vérité, l'Académie ne déposséderait pas un titulaire. Elle ne l'oserait ni ne le pourrait. Mais à peine y a-t-il exagération à avancer qu'elle pratique en quelque sorte l'exclusion préventive, par les assurances qu'elle prend dans ses élections contre toute éventualité d'avoir à regretter ultérieurement l'une ou l'autre. Quels éloquentes volumes on ferait en reprenant où Arsène Houssaye la laissa, l'histoire du *quarante et unième fauteuil* ! L'honneur d'être de l'Académie est resté grand, et enviable presque autant qu'envié, mais de quel prix le plus souvent n'exige-t-elle pas qu'il soit payé ?

Le fauteuil qu'avait occupé Furetière et qu'on lui retira violemment au moment où précisément il venait de mériter le droit de s'y asseoir porte le numéro XXV. Veut-on savoir quels en furent les titulaires ? Le premier est P. de Boissat (1634), et

c'est à lui que Furetière succéda. Comme si l'Académie avait eu honte de son acte, elle ne remplaça pas de son vivant l'auteur du *Dictionnaire*. Elle ne lui donna de successeur que trois ans après l'avoir exclu. Elle attendit même qu'il mourût pour le remplacer par La Chapelle qui ne fut à peu près rien mais académicien (1688) parce qu'il était des favoris du prince de Conti et auteur au surplus d'assez méchantes tragédies. Les occupants suivants sont l'abbé d'Olivet (1732), Condillac (1768), le comte de Tressan (1780); J. S. Bailly, astronome et homme politique (1784), Sicard, instituteur des sourds-muets (1803); l'évêque Fraysinous (1832), le chevalier Pasquier (1842), Dufaure (1864), Victor Cherbuliez (1881) et Emile Faguet (1900).

Revenons pourtant au malheureux lexicographe. Persécuté, traîné en justice, frappé dans ses intérêts matériels en même temps que dans son honneur, il soutint la plus âpre des luttes. C'est alors qu'il écrivit les spirituels et virulents *factums* auxquels ne pourront être comparés dans la suite que les fameux *Mémoires* de Beaumarchais. Ces libelles ironiques et féroces suscitèrent contre lui un redoublement de violences. Faisant face à la meute, soutenu seulement par quelques fidèles, parmi lesquels Boileau et Racine (et dit-on, en secret par le roi), il batailla avec énergie et désespoir. Les moins obscurs de ses adversaires furent Charpentier, l'abbé Tallement, Donjat,

Régnier, Desmarets, Boyer. Le reste ne vaut pas...

Sur tous les terrains il eut à affronter des ennemis nombreux et décidés. Il lui fallut même faire la guerre des petits papiers et il y sut montrer esprit et bonne humeur :

*François admirez mon malheur,
Voyant ces deux dictionnaires ;
J'ai procès avec mes confrères
Quand le mien efface le leur ;
J'avais un moyen infaillible
De nourrir avec eux la paix :
J'en devais faire un plus mauvais,
Mais la chose était impossible !*

Plus connue est l'épigramme que La Fontaine lui décocha. On sait que le bonhomme avait été « officier des eaux et forêts », et Furetière lui reprocha de ne pas savoir même distinguer le bois en grume du bois marmenteau. Rappelant peu généreusement les coups dont le malheureux venait d'être accablé, La Fontaine lui décocha ce trait :

*Toy qui de tout as connaissance entière
Ecoute, ami Furetière :
Lorsque certaines gens
Pour se venger de tes dits outrageants
Frappaient sur toi comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau,
Dis-moy si c'était bois en grume
Ou si c'était bois marmenteau ?*

C'est méchant, mais parfait dans le genre, et digne du bonhomme. La réponse de Furetière fût âpre, et sans légèreté puisqu'il faisait allusion aux vicissitudes de ménage de son ex-ami :

Çà, disons-nous, tous deux nos véritéz.

Il est du bois de plus d'une manière :

Je n'ay jamais senti celui que vous citez,

Notre ressemblance est entière

Car vous ne sentez point celui que vous portez.

Ce n'était que de l'esprit et « ils » avaient le nombre. La lutte était trop inégale. Épuisé par l'effort, meurtri de chagrin, Furetière mourut en 1688. Il avait, il est vrai, 69 ans, ce qui est respectable.

Son *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes et les termes des sciences et des arts* parut deux ans après à Rotterdam, quatre ans encore avant celui de l'Académie !

Qu'il fût supérieur à ce dernier, ce n'est pas douteux. Et à tous les points de vue : conçoit-on que l'Académie n'ait pas même songé à l'ordre alphabétique pour son catalogue de mots ?

La mort de Furetière n'apporta pas à son œuvre la consécration qui eût été juste. Au contraire. Le malheureux n'était plus là pour la défendre et se défendre. On admit comme chose définitivement établie et hors discussion que Furetière n'était qu'un méprisable plagiaire et cette scandaleuse ac-

cusation fut constamment répétée en tête des diverses éditions du dictionnaire de l'Académie.

Mais il y eut pis.

Les bons Pères de Trévoux s'emparèrent de l'ouvrage de Furetière, et le republièrent sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux* en supprimant — simplement — le nom de son auteur ! Ils prirent aussi grand soin de reproduire dans leur préface l'accusation de plagiat et de vol. De sorte que cette infamie se trouva ainsi et demeura répétée en tête même du propre ouvrage de Furetière.

Cela, on reconnaîtra que c'est indépassable. Quand ils s'y mettent les « *bons Pères* » font bien les choses ! Leur persévérant travail de diffamation eut plein succès. Le nom de Furetière resta noté d'infamie — mais surtout il demeura inconnu.

Et Voltaire ! Voltaire lui-même, grand redresseur d'injustices cependant, qui, à l'article « *Dictionnaire* » du *Dictionnaire philosophique* part en guerre contre le *Dictionnaire historique, littéraire et critique* (des oratoriens Guibaud et Volta et de l'abbé Barral), cite le grand *Dictionnaire de Trévoux* sans montrer qu'il sait à quoi s'en tenir, et sans s'indigner.

Ce n'est guère qu'avec M. Charles Asselineau publiant ses « *factums* » qu'une aurore de justice réparatrice se leva sur le nom de Furetière. Et encore demeure-t-il frappé d'une injuste méses-time. Croirait-on par exemple, qu'à l'article « *Dictionnaire* », le *Nouveau Larousse* énumère : *Aca-*

démie, Trévoux, Littré, Darmsteter et Hatzfeld, mais ignore Furetière ?

Et pourtant Littré n'a pas hésité ! Sa célèbre préface commence par ses mots : « *Il y a cent soixante-dix ans que l'auteur anonyme de la préface du Dictionnaire de Furetière disait... etc....* »

Il était juste qu'à la première page de l'œuvre admirable du grand Littré fût, par la force de la vérité, épinglé le nom du malheureux précurseur.

Pour expliquer l'hostilité active et quasi générale que Furetière rencontra chez les gens de lettres de son temps, il est juste de dire aussi qu'il fustigea de façon sanglante le servilisme qu'ils manifestaient unanimement. Avec un esprit féroce il s'en prit à ces « *dédicaces* » de basse flatterie que les plus beaux talents étaient contraints de placer en tête de leurs œuvres et dont nous rougissons pour eux aujourd'hui. Eût-il du génie, l'auteur en était réduit à vivre de dons sur la cassette ou d'aumônes que leur voulaient bien faire des « *seigneurs* » stupides et des financiers fripons : et tous, ils réclamaient d'être payés en fumées d'un encens écoeurant. Au mépris de ses intérêts propres, Furetière partit en guerre dans le *Roman Bourgeois* contre cette coutume, dégradante. *L'inventeur des dédicaces, déclare-t-il, n'a pu être qu'un mendiant.* En effet. Et à l'intention d'un auteur famélique supposé, il compose une épître dédicatoire dédiée... à *l'exécuteur des hautes œuvres, le bourreau Guillaume !* C'est un chef d'œuvre d'impitoyable ironie.

Et les mendiants de lettres — c'est à dire la plupart des écrivains du temps, que le régime domestiquait au moins autant qu'il les faisait vivre — qui en avaient de pires à se reprocher, les seigneurs et les financiers, ne le lui pardonnèrent pas.

Le régime républicain, quoi qu'on die, est plus soucieux de la dignité des gens.

Mais il en faut venir à ce *Roman Bourgeois* d'où est tirée l'historiette de l'*Amour esgaré*. C'est dans une forme volontairement désordonnée, et qui n'est nullement romanesque, l'évocation grouillante d'un monde indéfinissable de gens de lettres parvenus ou faméliques, d'avocats, de marchands, de sacristains, de précieuses, de bourgeois, de grisettes, de pimbêches et de dames demi-galantes, dans un tohu-bohu plein de couleurs, avec des sautes, des coqs-à-l'âne, des allusions perpétuelles. Roman à clé ou plutôt à clés, car Furetière se flatte qu'il y en ait plusieurs pour la même serrure : « *Si tu crois voir le portrait de l'un, — dit-il, dans l'avertissement au lecteur — tu trouveras les adventures de l'autre... Quand tu appercevrois dans ces personnages dépeints quelques caractères de quelqu'un de ta connoissance, ne fay point un jugement téméraire pour dire que ce soit luy : prends plustôt garde que, comme il y a ici les portraits de plusieurs sortes de sots, tu n'y rencontres le tien...* » Il n'en reste pas moins que l'on peut fort souvent mettre en toute assurance sous ses personnages le nom de ses modèles, notamment dans l'*Amour esgaré*.

La vérité est que le *Roman Bourgeois* persiflait tout le monde et chacun. C'était une œuvre généralement irrévérencieuse, et sans doute, était-ce là un défaut de tactique. Railler les-uns au profit des autres, c'est se faire, certes, des adversaires, mais c'est en même temps s'assurer des amitiés : et le bon jeu consiste à y gagner plus qu'on y perd. Mais critiquer ceux-ci sans louer ceux-là, ne ménager personne et se montrer impartial dans ses railleries, c'est la pire imprudence. À peine tout celà est-il moins vrai aujourd'hui que du temps de Furetière...

On se saurait raconter le *Roman Bourgeois* : mieux vaut conseiller de le lire. C'est un fouillis critique et parodique. Annonçant, par exemple, un mariage dès le premier chapitre, l'auteur remarque aussitôt que c'est un accroc à tous les bons usages : « *il ne tiendrait qu'à moi de faire ici une héroïne qu'on enlèverait autant de fois que je voudrais faire de volumes* ». Quelques pages plus loin il dresse un « *tariffe* » complet ou « *évolution des partis sortables pour faire facilement les mariages* » C'est un code des convenances matrimoniales : « *pour une fille qui a deux mille livres en mariage ou environ, il luy faut un marchand du Palais, ou un petit commis, sergent ou solliciteur de procèz* », « *pour celle qui a depuis trente mille livres jusqu'à quarante cinq mille, un auditeur des Comptes, trésorier de France ou payeur de Rentes* »... Et, c'est, à chaque page une allusion,

une digression, une caricature, ou un portrait — comme celui de ce procureur qui n'avait pas manqué de devenir riche (*et en même temps d'estre tout à fait descrié*) et dont tout le bien était mal acquis « à la réserve de sa réputation »... Plus d'un, sans doute, s'y reconnut, et Furetière éprouva plus tard qu'il ne s'était pas fait des partisans !

Quand on lit le *Roman Bourgeois*, on s'étonne de l'extraordinaire actualité de tout cela. *Mutatis mutandis* comme disent les pédants et sauf naturellement les détails matériels, on croirait à une critique du présent. Cette prédominance de la courtisannerie dans le domaine dit « des Lettres », cette suprématie de l'argent sont encore d'aujourd'hui. Et n'est-elle pas contemporaine cette attirance des bourgeois, et surtout des néo-bourgeois pour les écrivains, vrais ou faux, les artistes et les gens de théâtre ? « Ah ! vous voulez savoir ce que c'est que ce monde là, semble s'écrier Furetière : eh ! bien je vais vous le montrer... » D'où, cette suite de portraits, d'une fidélité déloyale et cruelle, cette évocation des mercenaires de lettres et cette description de l'envers du décor. Appétit des postulants, voracité des arrivés, sottise du public spécial, souverain juge et acheteur : il n'y a guère de changement. Les traits essentiels sont restés les mêmes. Et on admire la facilité avec laquelle on mettrait des noms contemporains, sur les personnages évoqués dans le *Roman bourgeois* !

Poétique et charmante dans la mer grouillante

du *Roman Bourgeois*, l'histoire de l'*Amour esgaré* est un récit aimable et frais, d'une allégorie un peu puérile, mais parfois fort ingénieux. Il s'agit de nous montrer comment l'amour jusqu'alors réservé par privilège aux dieux de l'Olympe — ce n'est pas « *matière de bréviaire* », mais l'auteur était si peu d'Eglise ! — a fini par être aussi imparté à l'humanité : l'amour, « *cette belle passion qui s'insinue dans les cœurs, qui leur donne de si grandes joyes, et qui sert à unir les âmes plustost que les corps* ». Furetière imagine donc que le petit Cupidon ayant la curiosité de voir ce qui se passait sur la terre « *qu'il n'avait pas veuë encore, à cause de sa jeunesse, quitte subrepticement l'Olympe à la suite ou plutôt à la faveur d'une querelle avec sa mère Vénus. Mais avant de s'aventurer chez les hommes pour leur porter ses bienfaits en leur imposant ses tourments — et courir aussi quelque male aventure — il fait « un petit crochet » et passe chez sa grand'mère Thétis qui lui donne « des pois sucrez* ». Ne pouvant se retenir de faire des tours de son métier, il commence par précipiter une chaste Néréïde dans les bras de l'Intendant « *des coquilles de Neptune* » (allusion plutôt risquée à la liaison d'une des filles de la reine-mère avec le surintendant Fouquet). Chassé et se réfugiant sur Terre, il arrive tout justement à Paris : on ne nous le dit pas mais nous le devinons, puisqu'après une demi-échéec au près d'une certaine Ladore, il réunit dans ses rêts la studieuse Poly-

mathie qui n'est autre que la célèbre M^{lle} de Scudéry et le vilain mais aimable et spirituel Pelisson.

Il essuie un demi-échec avec la prude Archélaïde qui place à sa porte un gros Suisse vigoureux chargé d'éloigner tous les galants : par malheur il n'y a personne pour garder le Suisse, et Archelaïde l'appelle parfois « *pour chasser les ennuis de la solitude* » ! L'Amour s'attaque ensuite à la belle Ninon qui s'appelle Polyphile : mais à la vérité c'est bien plutôt elle qui lui donne des leçons, et il ne prend revanche qu'en la rendant éperduement amoureuse d'un baladin (allusion à la liaison de Ninon avec le danseur Pécourt). Avec la nommée Poleone le récit s'élève à la satire et on y voit comment l'amour mercenaire remplace peu à peu l'amour sentiment : c'est ainsi que — déjà ! — « *des gros milors, des pansars et des mustaphas cajollent aujourd'huy dans des alcôves magnifiques* » les beautés blondes dont se privent les galants qui ne sont riches que d'esprit. Mais ce trafic honteux de l'amour porte sa peine avec lui : voici que Cupidon devient malade ! Il a le mal des Indes — on nous entend —, et ce n'est que le dieu Mercure (!) qui le peut guérir. La leçon est efficace, car l'Amour a, depuis, « *toujours haï au dernier point toutes les affections mercenaires* » et il fait serment de retirer toutes ses faveurs à ceux qui mêleront les questions d'argent aux affaires de sentiment.....

Symbolisme facile comme on voit, mais la forme est fine et charmante. Furetière excelle dans l'allusion, légère et jamais appuyée : au lecteur de la saisir. S'il force le trait (on peut le lui reprocher quelquefois), c'est dans la description physique des gens : ainsi sa Scudéry est trop laide, son Pellisson trop contrefait. Il y a en lui de l'Hogarth et du Rowlandson. Comme souvent les intellectuels, il manque de mesure dans le détail matériel. Pour le surplus il reste délicat, subtil, pénétrant ; il voit, cherche, découvre... Balzac qui croyait à un rapport étroit entre le nom de certains hommes et leur destinée fut certainement enchanté, s'il connut Furetière, de pouvoir l'apparenter à furet et à fureter. Mais l'auteur de la *Comédie humaine* connut-il l'auteur du *Roman bourgeois* ?

VICTOR SNELL.



ANTOINE FURETIÈRE
HISTORIETTE DE L'AMOUR ESGARÉ



S'IL y eut jamais un enfant incorrigible, ce fut le petit Cupidon. C'estoit, à vray dire, un enfant gasté, à qui sa mere trop indulgente ne refusoit rien. Tous ceux de la Cour celeste luy en venoient faire des plaintes ; Junon disoit qu'elle ne pouvoit gouverner deux jours son mary ; Diane, qu'il lui débauchoit toutes ses nymphes. Il n'y avoit que Minerve à qui il n'osoit se jouer, car elle n'entendoit point raillerie. Venus le menaçoit souvent de lui donner le fouet, sans qu'elle en fist rien, et, pour fortifier sa menace, elle avoit fait tremper des branches de mirthe dans du vinaigre, qui faisoient grand peur au petit Amour. Mais sitost qu'elle se mettoit en devoir de le chastier, il se savoit, à la faveur des Graces, qui l'eussent volontiers mis sous leurs propres jupes, si elles n'eussent point esté nues, et qui le desroboient à la colere de sa mere. Un jour neantmoins qu'elle estoit en mauvaise humeur (je ne sçay si ce ne fut point le jour qu'elle apprit la mort d'Adonis), elle le voulut corriger tout de bon ; et comme, à cause de sa tristesse, les Graces l'avoient quittée, il ne trouva plus son azile ordinaire. Ainsi ce petit dieu alloit mal passer son temps, s'il n'eust eu recours à la ruse ordinaire des enfants, qui, s'enfuyant de leur mere, se sauvent chez leur grand maman. Il se jetta donc à corps perdu entre les bras de Thetis, qui estoit près de là, et il ne perdit point de temps à se deshabiller,

parce qu'il marche ordinairement tout nud. Ses aisles lui ayant servy de nageoires, il arriva dans son palais de cristal, et, parce qu'il faisoit le pleureux, elle le reconforta (suivant la coustume des bonnes vieilles, qui applaudissent à toutes les sottises de leurs petits-enfants), le flatta et luy donna des pois sucez. Il s'y trouva mesme si bien qu'il y demeura longtemps ; mais, pendant son sejour, ne pouvant se tenir de faire des tours de son métier, il eschauffa si bien d'amour les poissons (qui jusqu'alors estoient froids de leur naturel) qu'ils sont devenus depuis les animaux les plus prolifiques du monde ; de sorte que Thetis vit son royaume tellement peuplé, que si ses sujets ne se mangeoient les uns les autres (comme font les loups et les poëtes), quelques grandes que soient les campagnes de la mer, elles ne pourroient pas les nourrir ny les loger. Il n'y auroit pas eu grand mal s'il n'eust rien fait d'avantage. Passe encore pour enflammer les Syrenes, qui sont les chanteuses de cette cour, veu que les personnes de ce métier sont assez sujettes à caution ; mais il s'attaqua mesme aux Nereïdes, qui sont les princesses et les filles d'honneur de la reyne maritime. Le plus grand scandale fut lorsqu'il s'adressa à la plus prude de toutes (dont par honneur je tayrai le nom), car il fit en sorte qu'elle se laissa suborner par l'Intendant des coquilles de Neptune 1).

(1) Allusion à la liaison du surintendant Fouquet avec une des filles de la reine-mère.

Or ce n'estoit pas assez pour ces amants d'avoir le dessein de jouir de leurs amours ; la difficulté estoit de l'executer ; car, comme les palais de Thetis et des Nereïdes sont de cristal, et mesme du plus transparent, il ne s'y pouvoit rien faire qui ne fut aperceu d'une infinité de tritons, qui sont les janissaires du dieu marin. Ils furent donc obligez de se donner un rendez-vous auprès de Charybde où il y a une cascade en forme de gouffre, si dangereuse qu'il n'y passe presque personne. Cependant ils ne purent faire si peu de bruit en faisant leurs petites affaires qu'ils ne fussent entendus de ces chiens que Scylla nourit près de là (car c'est en cet endroit qu'est le chenil de Neptune). Dès que l'un eust aboyé, tous les autres en firent autant, et par cette belle musique Scylla fust bientôt esveillée, aussi bien qu'un Triton jaloux endormy à ses costez. Elle voulut en mesme temps sçavoir la cause de ce bruit, croyant que ses chiens aboyoient apres quelques voleurs qui venoient ravir les grands trésors qu'elle a amassez du debris des naufrages qui se font ordinairement sur sa seigneurie. Ces malheureux amans furent ainsi pris sur le fait ; la pauvre Nereïde en fut fort honteuse et devint plus rouge qu'une escrevisse et plus muette qu'une carpe. Or comme les petits officiers portent toûjours envie aux grands et taschent de se mettre en credit en les destruisant, ce Triton, qui avoit la dent un peu venimeuse et tenant un peu de celle du brochet, fut ravi de trouver une

occasion de mordre sur l'Intendant des coquilles. Il alla incontinent trompeter partout cette aventure, jusque-là qu'elle vint aux oreilles de Thetis. La colere dont elle s'enflama à cette nouvelle la fit gronder, escumer et tempester d'une telle sorte. que tous les voyageurs qu'elle avoit à dos eurent cependant beaucoup à souffrir. Elle condamna la pauvre Nereïde à estre enfermée le reste de ses jours dans une prison de glace au fond de la mer Balthique, et le seducteur fut emprisonné dans une coquille de limaçon, où toujourns depuis il se tint caché, et n'osa monstrier ses cornes, sinon quelquefois à la fin d'un orage. Et quant au petit autheur du scandale, Thetis voulut le chastier sur le champ. Elle fit cueillir une poignée de branches de corail pour luy en donner le fouet vertement : car le corail, quand il est dans la mer, est une herbe mole et souple comme de l'ozier, et ne durcit ny ne rougit qu'après estre tiré de l'eau ; ainsi le tesmoigne Pline, qui peut estre est un faux tesmoin.

Voyla donc Cupidon en un aussi grand danger que celui qu'il avoit couru auparavant. Il voyoit déjà plusieurs cancre, qui sont les sattelites de ce país là, qui estoient prests à le happer, lors qu'il leur eschappa des mains comme une anguille, car il est agile et dispos (sur tout lors qu'il est question de s'enfuir), et il se sauva en terre ferme, hors du pouvoir de sa rigoureuse grand maman. Il estoit encore en pays de connoissance s'il eust

voulu y paroître, car c'estoit chez Cybele, mere des dieux, sa bizayeule ; mais comme elle estoit vieille, ridée, fort bossue et coëffée de villes et de chasteaux, il en auroit eu peur en la voyant, outre que la crainte du chastiment qu'il venoit d'eschapper (qui est le dernier supplice pour les enfans) luy rendoit toute sa parenté suspecte. Il se voulut donc tenir caché, et il ne le put mieux faire qu'en se retirant dans de petites cabanes de bergers qu'il trouva aux environs. Ils luy firent un fort bon accueil, et, par charité, ils luy donnerent un habit dont ils croyoient qu'il avoit besoin, le voyant tout nud, car ils ne connoissoient pas la chaleur interieure qu'il avoit. Je ne sçay si la crainte du fouet l'avoit rendu sage, ou s'il eut pitié de l'ignorance de ses hostes ; tant y a qu'il vescu avec une grande retenue tant qu'il fut chez eux et ne leur fit ny malice ny supercherie. Tant s'en faut : pour recompenser le charitable traitement qu'il en avoit receu, il leur aprit à faire l'amour ; car vous apprendrez, si vous ne le sçavez, que l'amour estoit jusqu'alors inconnu parmy les hommes ; tous les accouplemens s'y estoient faits à la maniere des bestes, par un instinct de nature, et pour servir seulement à la generation. Cette belle passion, qui s'insinue dans les cœurs, qui leur donne de si grandes joyes, et qui sert à unir les ames plutost que les corps, étoit encore ignorée sur la terre. C'estoit un friand morceau que les Dieux s'estoient réservé, et qui faisoit un des

grands pointcs de leur felicité. Aussi tout le monde est d'accord que les bergers ont esté les premiers qui ont gousté de ses douceurs ; il ne se faut pas estonner s'ils l'ont traité d'une maniere si delicate, puisque leur premier maistre d'escole a esté le dieu mesme qui fait aymer. Comme toutes les choses, dans leur naissance, sont meilleures et moins corrompues, ces premieres amours eurent toute la vertu et la pureté imaginable. Ce dieu mesnagea si bien les coups de ses flesches, qu'il fit naistre des flammes mutuelles dans les cœurs de chaque berger et de chaque bergere ; le soin de plaire estoit le seul qui les occupoit ; l'affection estoit reciproque et la fidelité inviolable. Ils n'avoient point à essayer de rigueurs ni de cruau-
tez, parce qu'ils n'avoient point d'injustes desirs ; il ne leur restoit dans l'âme aucun repentir ni remords, parce que le vice n'y avoit aucune part. Enfin c'estoit le siecle d'or de l'amour ; on en goustoit tous les plaisirs, et on ne ressentoit eucune de ses amertumes. Mais enfin, apres avoir passé quelque temps avec eux, il se lassa de vivre dans la solitude. Il eut la curiosité de voir ce qui se passoit sur la terre, qu'il n'avoit pas veü encore, à cause de sa jeunesse. Il luy prit donc envie d'aller à une ville prochaine, et, parce qu'elle estoit belle et grande, il y demeura quelque temps pour la mieux connoistre. La premiere chose qu'il y fit, ce fut d'y chercher condition ; et ne vous estonnez pas que sa divinité ne luy fist pas dedaigner de

servir, car la servitude est son élément. Le hazard le fit engager d'abord avec une femme bien faite, mais dont la physionomie estoit fort innocente. Elle avoit les cheveux blonds et le teint blanc, mais un peu fade ; les yeux bleus, mais un peu esgarez ; la taille haute, mais peu aisée, et la contenance peu ferme ; à cela pres, elle estoit fort belle et fort agreable. Elle se nommoit Landore, et avoit une indifférence generale pour tout le monde ; elle tesmoignoit un certain mespris qui ne venoit pas d'orgueil, mais d'une froideur de temperament qui desesperoit les gens. En un mot, elle avoit une si grande nonchalance dans toutes ses actions, qu'il paroissoit qu'elle ne prenoit rien à cœur. Cupidon ne fut pas longtemps chez elle sans y vouloir faire la mesme chose qu'il avoit faite chez les bergers : car, comme il craignoit de se gaster la main faute de s'exercer à tirer ses flesches, qui est la seule chose qui le fait valoir, il en décocha quelques-unes d'un petit arc de poche qu'il avoit ; mais c'estoit d'abord plustost en badinant que de dessin formé, comme on voit des enfans se jouër avec des sarbatanes 1). Un jour, il vid réjalir à ses pieds une des flesches qu'il avoit tirées contre Landore, et, en la ramassant, il reconnut que le fer en estoit rebouché 2). Il n'y a rien qui choque plus ce petit mutin que la resistance ; cela fit qu'il s'opiniastra à vouloir blesser tout de bon cette insensible. Il

1) sarbacanes.

2) émoussé.

prit les flesches les mieux acérées qu'il put trouver, et, pendant qu'elle estoit en compagnie de quantité d'honnestes gens, il luy en tira plusieurs droit au cœur. Mais, par un grand prodige, elles faisoient le mesme effet contre ce cœur de diamant que des balles qui font des bricoles contre le mur d'un tripot, et elles alloient blesser ceux qui se trouvoient aux environs. Chacun de ces blessez fit tous les efforts imaginables pour communiquer son mal à celle qui en estoit cause, et il n'y en avoit pas un qui ne deust concevoir de belles esperances, puisqu'il avoit un secours secret de ce petit dieu qui fait aymer. Cependant chacun ne put reüssir ; tous les soins et toutes les galanteries qu'ils employèrent ne firent que blanchir contre sa froideur. Il se trouva enfin dans la troupe un homme qui n'estoit ny bien ny mal fait, qui avoit la physionomie fort ingenuë et qui monstroit tenir beaucoup du stupide. Sa taille estoit grande et menue, mais flasque et voutée ; il avoit la desmarche lente, la bouche entr'ouverte et les cheveux d'un blond de filasse, fort longs et fort droits. Ce fut derriere luy que Cupidon se posta un jour pour faire la guerre à sa rebelle. Il n'avoit point dessein de favoriser de ses graces un homme qui estoit fort peu de ses amis ; c'estoit plustost pour luy faire piece qu'il s'en servit comme d'une mire à descocher le trait dont Landore fut blessée. A ce coup toute la froideur de la dame s'esvanouit ; elle sentit pour cet homme qui estoit devant elle une ardeur

qui ne peut estre exprimée, jusque-là qu'elle se vid preste de lui declarer elle-mesme sa passion, si la pudeur du sexe ne l'eust retenue. Elle trouva enfin une occasion de luy descouvrir ce qu'elle tenoit caché, parce qu'ils estoient tous les jours ensemble. Cet homme ressentit presque en mesme temps de pareilles emotions pour elle ; peut-estre luy estoit-il tombé sur le gros orteuil 1) une des flesches perdues dont nous avons parlé, dont la piqueure avoit un certain venin qui, insensiblement, lui avoit gagné le cœur. En un mot, ils s'aymerent, mais d'une amour si facile et si douce qu'ils n'eurent point besoin de mettre en usage ny les plaintes ny les soupirs, et il n'y eut jamais d'ames ny mieux ny plus facilement unies. Toutes ces addresses dont, en toutes les autres rencontres, l'on se sert pour se faire aymer, leur furent inutilles ; ils se contentoient de faire l'amour des yeux ; à peine y employoient-ils les paroles et la plus serieuse occupation de cet amour badin estoit la plupart du temps de jouer au pied de beuf, de se regarder sans rire. Le petit dieu trouva ce procedé fort choquant, et se fascha de les voir agir si negligemment en une chose dont tant de gens font une affaire tres importante. Comme son inclination le porte à rendre service à ceux qu'il a blessez, il s'ennuya bien-tost de se trouver inutile aupres de ces amans, et son naturel agissant ne luy permit

1) orteil.

pas de demeurer tous les jours les bras croisez dans la faineantise. Il fit seulement reflexion sur le coup qu'il avoit porté, car, à vray dire, il est philosophe quand il veut, et raisonne bien, surtout quand il a osté son bandeau. Il reconnut alors qu'il s'estoit trompé en s'attribuant la gloire de cette deffaite : car il demeura d'accord que tout l'honneur en estoit deub au hazard, qui avoit fait rencontrer ensemble deux personnes dont les visages et les humeurs avoient tant de rapport et de simpatie qu'ils sembloient nez l'un pour l'autre. De là il conclud qu'on pourroit bien l'accuser à l'avenir de plusieurs choses dont il seroit innocent ; enfin, la honte d'estre à ne rien faire luy fit demander son congé, et il luy fut facile de l'obtenir de maistres qui se passoient bien de luy.

Au partir de ce lieu, il s'attacha au service d'une fille studieuse. D'abord cette condition luy plut fort, parce qu'il espera d'y apprendre beaucoup de choses et de n'y manquer point d'employ. Cette fille, nommée Polymathie 1), n'avoit pas eu la beauté en partage, tant s'en faut ; sa laideur estoit au plus haut degré, et je ferois quelque scrupule de la descrire toute entière, de peur d'offenser les lecteurs d'imagination delicate. Aussi n'est-il pas possible que les filles se puissent piquer en mesme

1) C'est-à-dire „qui est très savante.” Il s'agit ici de Melle de Scudéry, qui était non moins laide que savante. „Elle a la peau noire et rude, les yeux noirs, les ongles noirs; elle sue l'envie par tous les pores” disait son amie M^{me} Cornuel.

temps de science et de beauté ; car la lecture et les veilles leur rendent les yeux battus, et elles ne peuvent conserver leur teint frais ou leur enbonpoint si elles ne vivent dans la délicatesse et dans l'oysiveté. Outre qu'il leur est difficile de menager pour l'estude quelque heure d'un jour, qui n'est pas trop long pour se parer et pour se farder. Mais, d'un autre côté, Polymathie avoit l'esprit incomparable, et elle parloit si bien qu'on auroit peu estre charmé par les oreilles, si l'on n'avoit point esté effrayé par les yeux. Elle sçavoit la philosophie et les sciences les plus relevées ; mais elle les avoit assaisonnées au goust des honnestes gens, et on n'y reconnoissoit rien qui sentist la barbarie des colleges. Ses admirables compositions en vers et en prose attiroient aupres d'elle les plus apparens et les plus polis de son siecle. Le dieu d'amour, estant chez elle, ne voulut pas laisser ses armes inutiles ; mais il arresta quelque temps son bras, à cause qu'il vid pousser à sa maistresse tant de beaux sentiments de vertu et de temperance, qu'il desespera de reussir en son entreprise et de vaincre cette froideur dont elle faisoit vanité. Il avoit mesme quelque respect pour cette philosophie dont elle estoit secondée, craignant avec quelque sujet d'en estre mal-mené. Il faisoit encore reflexion sur le mauvais office qu'il lui rendroit s'il la faisoit devenir amoureuse, ne se croyant pas assez fort pour faire naistre dans le cœur de quelqu'un de la passion pour elle, s'il ne l'alloit cher-

cher parmi les aveugles. Il voulut donc auparavant tascher de blesser quelqu'un de ces sçavans et de ces polis qui la frequentoient ; mais il eust beau tirer ses flesches les mieux acérées, tous leurs coups s'amortissoient comme s'ils eussent esté tirez contre une balle de laine. Ce qui le fit le plus enrager, ce fut l'hypocrisie de ces messieurs les doucereux (car il n'y a point de dieu, tant fabuleux soit-il que l'hypocrisie ne choque horriblement) ; ils ne se contentoient pas de tesmoigner de l'admiration pour l'esprit de Polymathie, ils faisoient encore aupres d'elle les galands et les passionnez pour sa beauté, et leur impudence alloit jusqu'à ce point qu'ils la traittoient de soleil, de lune et d'aurore, dans les vers et dans les billets qu'ils luy envoioient. Ceux qui ne l'avoient veuë que dans ce miroir trouble et sous cette fausse peinture ne l'auroient jamais reconnue : car, en effet, elle ne ressembloit au soleil que par la couleur que luy avoit donné la jaunisse ; elle ne tenoit de la lune que d'estre un peu maflée 1), ny de l'aurore que d'avoir le bout du nez rouge. O ! que les pauvres lecteurs sont trompez quand ils lisent un poëte de bonne foy, et qu'ils prennent les vers au pied de la lettre ! Ils se forment de belles idées de personnes qui sont chimeriques, ou qui ne ressemblent en aucune façon à l'original. Ainsi, quand on trouve dans certains vers :

1) Maflé, maflu. Bouffi, qui a de grosses joues.

Je ne suis point, ma guerrière Cassandre,
Ny mirmidon, ni Dolope soudart,
il n'y a personne qui ne se figure qu'on parle
d'une Pantalisée ou d'une Talestris ; cependant,
cette guerriere Cassandre n'estoit en effet qu'une
grande Halebreda, qui tenoit le cabaret du Sabot,
dans le Fauxbourg Saint Marceau. Quelque
laide pourtant que puisse estre une fille, elle n'est
point choquée d'une fausse louange, et ne croira
jamais qu'on la raille, quoy qu'elle accuse les gens
de parler avec raillerie ; elle ne donnera jamais un
dementy à personne que par une feinte modestie.
Quelque clairvoyant que soit son esprit, il ne sera
jamais persuadé de ses deffauts ; elle les excusera
par quelque autre bonne qualité ; enfin, elle fera
si bien son compte, qu'elle se trouvera toujours
des charmes de reste pour donner bien de l'amour.
Cupidon, tout aveugle qu'on se le figure, recon-
noissoit bien, malgré toutes ces feintes galanteries,
quoy qu'elles fissent beaucoup d'éclat, que pas un
n'estoit blessé au dedans, car il ne s'estoit pas
trouvé une seule des flesches qu'il avoit ramassées
qui fust sanglante ; cela le fit opiniastrer d'avan-
tage en son entreprise, et il jura hautement que
quelqu'un en payeroit la folle-enchere. Apres
avoir fait encore plusieurs tentatives, et vuide son
carquois, ne sachant presque plus de quel bois faire
flesches, ny de quel acier les ferrer, enfin il fut
reduit à y appliquer le fer du mesme canif avec
lequel Polymathie tailloit ses plumes, qui deve-

noient éloquentes sitost qu'elles avoient esté tranchées par ce fer enchanté. Il fut si heureux que ce coup porta sur un bel esprit véritablement digne d'elle, et bien propre pour luy estre avarié, en telle sorte que, si on les avoit mis dans deux niches, ils auroient fait une fort belle simmetrie. Sa taille estoit petite, mais, en recompense, une bosse qu'il portoit sur ses espauls estoit fort grande ; ses deux jambes estoient d'inegale grandeur ; il estoit borgne d'un œil et ne voyoit guere clair de l'autre, et tout l'esclat de ses yeux consistoit en une bordure d'escarlata de si bon teint qu'il ne s'en alloit point à l'eau qui en distilloit incessamment. Que si son corps donnoit du degoust, son esprit avoit des agréments tous particuliers ; il auroit esté bon à faire l'amour à la maniere des Espagnols, qui ne la font que de nuit, car il auroit esté favorisé par les tenebres. Cette playe ne fut pas si-tost faite dans le cœur de ce spirituel disgracié, que voilà les elegies, les sonnets et les madrigaux en campagne ; jamais veine ne fut plus feconde ny genie plus eschauffé ; jamais il n'y eut si grande profusion de tendresses rimées. Ce qui fut nouveau, c'est que deslors toute la dissimulation s'évanouit. Tous ces charmes et ces appas, qu'il ne mettoit auparavant dans ses vers que par fiction poëtique, il les y insera depuis de bonne foy. L'amant crut en saine conscience que sa maîtresse estoit un vray soleil et une vraye aurore ; et quoy que cet amour n'eust commencé que par

l'esprit, le tendre heros fut tellement esblouy de ses brillans, qu'il ne reconnut plus aucune imperfection dans le corps, pour lequel il eut aussi-tost la mesme passion. Je ne sçay si l'amour fit d'une flesche deux coups, ou si Polymathie fut touchée des pointes poëtiques que son amant lui décocha : tant y a qu'elle eut pour luy une amour reciproque ; et elle fit judicieusement de ne pas laisser eschapper cette occasion, car elle auroit eu de la peine à le recouvrer. Elle ne fut pas plus avare que luy de prose et de vers, et ce fut lors que ce petit dieu travesty ne manqua pas d'occupation, ny de sujets d'exercer ses jambes. Il n'avoit pas si-tost porté un poulet, qu'il falloit retourner porter des stances ; et pendant l'intervalle du temps qu'il employoit à ce message, un madrigal se trouvoit fait, qu'il falloit porter tout frais esclos. Que si par malheur on faisoit response sur le champ, il falloit porter la replique avec mesme diligence ; et dans cet assaut de reputation, nos amants se renvoyoient si viste des in-promptu, qu'ils ressembloient à des joüeurs de volant quand ils tricotent. Je ne vous dirai point la suite ny la fin de ces amours ; elles continuerent long-temps de la mesme force. Les seuls qui en profiterent furent les libraires faiseurs de recueils, qui ramasserent les pieces et les vers que ces amans laisserent courir par le monde, dont il firent de beaux volumes. Tous les autres marchands n'y gagnerent rien ; il n'y eut aucun commerce de juppes, de mouchoirs, ny de

bijoux ; tous les presens furent faits en papier, jusques à celuy des estrennes. Il ne se donna ny bal ny musique, mais seulement force vers de ballet, et force parolles pour mettre en air. Ce qui est fort surprenant et bien contraire à l'humeur du siècle, c'est qu'il n'y eut jamais ny festin ny cadeau ; la promenade, quoy qu'elle leur plust fort, estoit tousjours seiche, et les traitteurs ny les patisiers ne receurent jamais de leurs visites ny de leur argent. Le petit Amour avoit esté jusques alors nourry de viande creuse ; voicy par quelle aventure il devint friand : Un jour que sa maistresse passionnée estoit allée chercher la solitude d'un petit bois, où elle confioit quelques soupirs et quelques tendresses à la discretion des echos et des zephirs, il s'estoit tenu à l'escart. La fortune voulut qu'il rencontra un page d'une dame de qualité, à qui on donnoit cadeau dans une belle maison proche de ce bois. Comme il n'y a point de connoissance sitost faite que celle des chiens et des laquais (sous ce nom sont compris tous ceux qui portent couleurs), l'Amour et le page eurent bien-tost fait amitié ensemble. Son nouveau camarade le mena voir le superbe festin qu'on avoit appresté pour la dame, et l'un et l'autre eurent dequoy faire bonne chere des superfluitez qui s'y trouverent. Cupidon commença à trouver du goust aux bisques et aux faisants, qui le firent ressouvenir du nectar et de l'ambroisie. Et ce qu'il pris le plus, fut le reste d'un plat de petits pois,

sur lequel il se jetta, qui avoit plus cousté que n'auroit fait la terre sur laquelle on en auroit recueilly un muid. Le bon traitement, et la credulité qu'il eut aux paroles de son camarade le desbaucherent, car il ne marchanda point pour entrer au service de cette dame, qui, dès qu'elle l'eust veu, le voulut avoir pour lui porter la queue. C'est ainsi qu'il quitta cette spirituelle maistresse sans luy dire adieu. Elle eut grand regret de n'avoir pas pris de luy un répondant, parce qu'elle luy auroit fait payer la valeur de certains vers que ce petit voleur luy avoit emportez, dont elle n'avoit point gardé de coppie. Quant à la nouvelle maistresse, il en fut tellement chery, qu'elle chercha toutes les inventions imaginables pour le rendre leste et propre. Elle luy fit faire de certaines trousses avec lesquelles les peintres, qui font scrupule de le peindre tout nud, le dépeignent encore aujourd'huy. Quelque reputation qu'il eust d'estre dangereux, ce n'estoit rien au pris des malices qu'il fit depuis qu'il fut chargé de ce pestilent habit. Archelaïde (tel estoit le nom de cette dame) estoit une femme parfaitement accomplie, car, outre qu'elle possédoit les beautez dont se vantent les personnes les mieux faites, sa naissance luy donnoit encore un certain air majestueux, qui luy faisoit avoir un grand avantage sur celles qui l'auroient peû égaler par la richesse de leur taille. L'encens et les adorations estoient des tributs legitimes qu'on payoit volontairement à son merite.

L'Amour, qui avoit esté nourry dans un lieu où on reçoit continuellement de pareils presents, s'imaginoit presque déjà revoir sa patrie, et il se plut merveilleusement en cette cour, quoy qu'il fust inconnu et travesty. Il estoit bien aise de voir le profond respect que plusieurs illustres personnes rendoient à la divinité visible qu'il ne dédaignoit pas de servir. Mais apres y avoir esté quelque temps, une chose le choqua fort : c'est qu'il prétend que dans tous les lieux où il séjourne, il doit trouver quelque égalité et quelque douce intelligence. Il n'en vid icy aucune : tous ceux qui approchoient d'Archelaïde n'osoient lever les yeux sur elle, non pas mesme pour l'admirer, et sa fierté naturelle leur ostoit toute la hardiesse que leur merite leur auroit pû donner legitimement. Ce fut la principale raison qui fit concevoir à l'Amour le dessein d'assaillir ce rocher qui portoit son orgueil jusques dans les nues, car sa generosité l'excite à faire d'illustres conquestes et à dompter les cœurs les plus rebelles. Cependant, comme un ruzé capitaine, devant que de dresser sa batterie contre le lieu qu'il avoit résolu d'attaquer, il voulut luy-mesme aller reconnoistre la place. La subtilité de sa nature divine luy fournit de grandes facilitez pour cela, car elle luy donne droit d'entrer quand il luy plaist dans le plus profond des cœurs, et d'y voir tout ce qui s'y passe de plus secret. Il fut bien surpris quand il visita celuy d'Archelaïde, de voir que la nature avoit déjà fait ce qu'il avoit dessein de faire. Elle

avoit si bien disposé les matières, qu'une petite étincelle qui tomba de son flambeau y causa un embrasement capable d'y réduire tout en cendre. Il voulut aussi-tost reparer le mal qu'il avoit fait, et le plus prompt remede qu'il y apporta, ce fut de décocher de nouvelles flesches sur ceux qui approchoient d'Archelaïde, afin qu'ils vinssent en foule luy apporter du secours et dequoy éteindre ses flammes. Il y eut aussi-tost toutes sortes de gens de qualité, d'esprit et de bonne mine, qui lui vinrent offrir leur service ; mais ce fut toujours avec des respects et des soumissions qui ne sont pas imaginables. Quelque ardeur que l'amour inspire dans les cœurs dont il est le maistre, il n'y en avoit point entr'eux de si temeraire qui osast lui faire une declaration d'amour, ny lascher la moindre parole de douceur ou de tendresse. C'estoient des muets qui n'osoient pas mesme parler des yeux, et qui estouffoient tellement leurs soupirs que l'oreille la plus subtile ne s'en pouvoit pas appercevoir. Ils estoient préoccupés de cette maxime, tenue pour heretique dans les escoles d'amour, qu'aupres des dames de qualité il faut attendre leurs faveurs, au lieu qu'on les peut demander aux autres. Mais ces malheureux avoient tout loisir de languir dans une pareille attente. Archelaïde estoit si jalouse du soin de son honneur, et la fierté luy estoit si naturelle, qu'elle auroit mieux aymé perir mille fois, que d'en relascher le moins du monde. Elle croyoit qu'il luy

seroit honteux d'abaisser ses regards sur des gens au dessous d'elle, qu'elle se seroit par ce moyen esgalez en quelque façon ; que cela les pourroit enfler de vanité, et leur feroit perdre la discretion, ce qui seroit la ruine de sa reputation et de sa vertu. C'est pourquoy elle ne voulut point prendre ce secours estranger, et elle mit à sa porte un gros Suisse vigoureux, qui empeschoit tous les gens de dehors de venir piller ce tresor de vertu et d'honneur, qu'elle luy laissa en garde. Mais par malheur il n'y avoit personne pour garder le Suisse, qu'elle appelloit quelquefois à son secours dans une pressante necessité, pour chasser les ennuyes secrets que luy causoit la solitude. Le petit espion domestique qu'elle avoit, et à qui rien de ce qui se fait contre l'honneur n'est caché, descouvrit un jour le secret de cette adventure. Ce fut alors que, pour luy faire honte, il se descouvrit à elle avec toutes les beautez qui donnerent assez de curiosité à Psyché pour l'eschauder. Il luy fit mille reproches sanglans du tort qu'elle se faisoit, et à tout l'empire de l'Amour, de douter de la discretion de tant d'honnestes gens qui mourroient pour elle, et de vouloir confier son honneur à la crainte servile d'un rustre. Il luy fit voir qu'elle ne meritoit pas de jouir des joyes delicates qui se trouvent dans cette belle passion, et en un mot il lui dit que, pour se vanger d'elle, il l'alloit quitter, et publier partout son adventure ; il jura en mesme temps par son flambeau que, puisque l'Honneur

lui avoit joué cette piece, il luy en joueroit une autre ; qu'il seroit d'oresnavant son ennemy déclaré, et qu'il luy donneroit la chasse en tous les lieux où il le pourroit rencontrer. Archelaïde, qui crut que cette apparition estoit un songe, frotta ses yeux pour s'esveiller, comme si elle eust dormy, et ne trouvant que son page à la place du dieu qu'elle avoit crû voir, elle luy fit une querelle d'Allemand, et appela son escuyer pour luy faire donner le fouet. Mais l'Amour et le page s'esvanouirent à ses yeux ; ainsi, voyant que la menace qu'il avoit fait de la quitter estoit vraye, elle ne douta plus de la verité de l'apparition. Elle en profita si bien, qu'ayant honte de sa faute, elle quitta le monde et se retira en une affreuse solitude, loin des palais et des Suisses, où elle a vescu de puis dans une grande modestie et retenuë.

Quoy que l'Amour fut indigné d'avoir reçu cet affront, il ne voulut pas quitter de si-tost la terre, où il crut qu'il y avoit encore pour luy quelque chose à apprendre. Il entra au service d'une femme nommée Polyphile, 1) qui avoit de l'esprit et de la beauté passablement. Dès les premiers jours qu'il fut avec elle, pour faire le bon valet, il lui acquit avec ses armes ordinaires grand nombre de serviteurs et de soupirans. C'étoit ce qui flattoit le plus le génie de sa maîtresse ; bien que dans le monde elle passast

1) Sans doute Nini.

pour prude, elle ne laissoit pas d'escouter volontiers les plaintes de ceux qui souffroient pour elle ; en un mot, elle estoit de ces femmes qu'on peut nommer prudo-coquettes, dont la race s'est si bien multipliée qu'on ne rencontre aujourd'huy presque autre chose. Il n'eut jamais tant à souffrir que sous cette derniere maistresse. Elle l'habilla d'abord fort proprement ; elle lui donna un habit et une calle bien gallonnée et passementée avec une garniture de rubans de trois couleurs, et, pour son nom de guerre, elle l'appela Gris de lin. Sa principale passion estoit la magnificence des habits, et sa propreté alloit dans l'excès ; elle n'avoit jamais souhaité d'avoir un esprit inventif que pour trouver de nouvelles modes et de nouveaux ajustemens. C'est ce qui aidoit merveilleusement à donner du lustre à sa beauté mediocre. A tout prendre, elle avait un certain air joly et affeté, certains agrémens et mignardises qui la rendoient la personne du monde la plus engageante. Avec cela son plus puissant charme estoit une civilité et une complaisance extraordinaire pour les nouveaux venus, qu'elle redoubloit souvent pour retenir ceux qui commençoient de s'esloigner d'elle. D'autre costé, elle faisoit paroistre une grande severité pour ceux qu'elle avoit bien engagez, et qu'elle ne croyoit pas pouvoir sortir de ses liens. Jamais femme ne fut plus avide de cœurs. Il n'y en avoit point qui ne lui fust propre ; le blondin et le brunet, le spirituel et le stupide, le courtisan et le bour-

geois, lui estoient esgalement bons ; c'estoit assez qu'elle fist une nouvelle conquete. Son plus grand plaisir estoit d'enlever un amant à la meilleure de ses amies, et son plus grand dépit estoit de perdre le moindre des siens. Ce n'est pas qu'elle ne fist bien de la différence entre ses cajoleurs : ce fut elle qui s'advisa d'en mettre entre les gens de cour et les gens de ville ; ce fut elle qui donna la preference aux plumes, aux dentelles et aux grands canons, sur ceux qui portoient le linge uny et les habits de moëre-lice. Elle avoit une estime particuliere pour les belles garnitures et pour les testes fraîchement peignées, et, nonobstant cela, elle ne laissoit pas de faire bon accueil aux bourgeois qui luy prestoient des romans et des livres nouveaux. Le riche brutal qui lui donnoit la musique et la comedie estoit aussi le bien venu. Mesme pour avoir plus de chalandise, elle avoit certains jours de la sepmaine destinés à recevoir le monde dans son alcove, de la même façon qu'il y en a pour les marchands dans les places publiques. Le dieu servant, qui vouloit faire la cour à sa maistresse, lui rendit de bons offices, car, comme il a esté dit, il lui fit faire force conquestes. Jamais il n'eut plus belle occasion de s'exercer à tirer : il ne faut pas s'estonner si maintenant il sçait tirer droit au cœur ; autrement il faudroit qu'il fust bien maladroit de n'estre pas devenu bon tireur apres avoir fait un si bel apprentissage. Tous les blessez venoient aussi-tost demander à Polyphile quelque



remède à leurs maux, et par de douces faveurs elle leur faisoit esperer guérison. Mais elle les traitoit à la manière de ces dangereux chirurgiens qui, lors qu'ils pensent une petite playe avec leurs ferremens et poudres caustiques, la rendent grande et dangereuse. C'est ainsi qu'avec de feintes caresses elle jetoit de l'huile sur le feu et envenimoit ce qu'elle faisoit semblant de guérir. Ce n'est pas que d'autre costé l'Amour, pour les soulager, ne décochast plusieurs flesches contre le cœur de Polyphile qui y firent des blessures en assez grand nombre. Il fut bien surpris de voir que la plupart ne faisoient que d'effleurer la peau, et que, s'il y faisoit quelquefois des playes profondes, elles estoient guéries dès le lendemain, et refermées comme si on y eut mis de la poudre de sympathie. Ce fut bien pis quand il reconnut que Polyphile, ne se contentant pas des beautés que le ciel lui avoit données en partage, en recherchoit encore d'empruntées. Il n'avoit point encore connu jusqu'alors le déguisement et l'artifice ; il s'estonna beaucoup de voir du fard, des pommades, des mouches et le tour de cheveux blonds. Jusque là qu'ayant veu le soir sa maistresse en cheveux noirs, il la mesconnut le lendemain quand il la vit blonde ; et, lui voyant le visage couvert de mousches, il crut que c'estoit pour cacher quelques bourgeons ou esgratignures. Mais l'Amour n'eut pas esté long-temps à cette escole qu'il apprit à se déniaiser tout à fait et à devenir malicieux au dernier point.

Ce n'estoit plus le dieu qui inspiroit la dame, c'estoit la dame qui inspiroit le dieu et qui le fit devenir coquet ; ce fut lui qui estudia toutes les méchancetez qu'il a sceu depuis, qu'il apprit à estre traistre, parjure et infidelle, au lieu qu' auparavant il agissoit de bonne foy et ne parloit que du cœur. Il devint malin et fantasque de telle sorte qu'on ne sceut plus de quelle maniere le gouverner. Ce n'estoit plus le temps qu'on l'amusoit avec des dragées et du pain d'espace : il luy falloit des perdreaux et des ragousts. On ne luy presentoit plus des hochets et des poupées ; il luy falloit des bijoux pleins de diamans et des plaques de vermeil doré. Enfin il n'y eut rien de plus corrompu et cette maison estoit un escueil dangereux pour les libertez et pour les fortunes de ceux qui s'en approchoient. Cependant, sous pretexte de quelques adresses que Polyphile apportoit à cacher son jeu, à la faveur desquelles elle passoit pour femme d'honneur, elle exerçoit toutes les tyrannies et les pilleries imaginables. Cette façon de vivre dura quelque temps, et comme il paroissoit toujours de nouvelles duppes sur les rangs, c'estoit le moyen de ne s'ennuyer jamais et de trouver toujours de nouveaux divertissemens. La bal et la danse plaisoient sur tous les autres à Polyphile, comme ils plaisent encore aujourd'huy à toutes les coquettes de sa sorte, qui ont pour cela tant d'empressement qu'on peut dire que si la harpe a query autrefois des possédez, le violon fait aujourd'huy des demo-

niaques. Elle s'y engagea mesme si avant, que malgré son esprit inconstant sa liberté y fit entièrement naufrage. Elle devint esperduement amoureuse d'un baladin. La laideur et la mauvaise mine de cet homme vray-semblablement lui devoient faire perdre le goust qu'elle prenoit à luy voir remuer les pieds bien legerement. Cependant ce fut luy qui se mit en possession du cœur, tandis que plusieurs honnestes-gens qui avoient l'avantage de l'esprit, de la beauté et de la noblesse, furent amusez avec du babil et autres vaines faveurs. L'Amour fut tellement en colere contre cette injustice, qu'il chercha dans son carquois une de ces flesches empoisonnées dont il se servoit autrefois pour faire des metamorphoses, et la décocha sur le violon chery de Polyphile. Le legereté de ses pieds ne luy servit de rien pour l'éviter, et par la vertu de la flesche, de baladin qu'il estoit il fut metamorphosé en singe, qui conserva, avec un peu de sa premiere forme, toute sa laideur et son agilité. Ce singe vint depuis au pouvoir d'un basteleur qui le nomma Fagotin, et qui surprit merveilleusement un grand nombre de badauts de le voir dancer sur la corde, car ils ne se doutoient nullement qu'il eust appris ce mestier durant qu'il estoit homme, amoureux et violon.

L'Amour, apres ce beau coup, ne crut pas qu'il fust seur pour lui de demeurer chez sa maistresse ; c'est pourquoi il quitta encor celle-cy sans luy dire adieu, et il ne fut pas long-temps sans trouver con-

dition. Poléone trouva que c'estoit son fait, en consideration particulièrement de ce qu'il avoit un habit neuf et qu'il ne luy falloit rien dépenser de longtems pour l'ajuster. Il la servit volontiers, quoy que ce ne fust qu'une marchande, parce qu'il luy vit une mine fort bourgeoise et fort éloignée de cette coquetterie de laquelle il avoit esté auparavant si fatigué. L'exquise beauté de cette femme reparoit le deffaut de cet air un peu niais qu'elle faisoit paroistre, et couvroit cette grande ignorance qu'elle avoit en toutes choses, hormis en l'art de sçavoir priser et vendre sa marchandise. L'Amour mesme oublia pendant quelque temps qu'il avoit esté page et laquais, et, empruntant un peu de l'humeur du courtaud, vescu en assez honneste garçon. Mais un peu après, il mit la main aux armes dont il se sçait si bien escrimer, et il fit plusieurs plaies dans les cœurs de ceux que la beauté de sa maîtresse attiroit à sa boutique. Ces amans avoient beau l'accabler de douceurs, de tendresses et de fleurettes, c'estoit autant de chasses mortes ; à tout cela elle faisoit la sourde oreille, ou plutôt une surdité d'esprit l'empeschoit d'y répondre. Le petit dieu n'espargnoit pas aussi le cœur de Poléone ; mais il ne la pût jamais blesser tant qu'il se servit de ses flesches à pointes d'acier. Il en trouva un jour qui estoient préparées pour une solennelle mascarade, qui avoient un bout d'argent, dont il vit un effet merveilleux sur ce cœur impenetrable à tous autres

coups. Il fit naistre en son ame deux passions à la fois, celle de l'amour et celle de l'interest, encor qu'on puisse dire que celle-cy y regnoit auparavant, et qu'elle y fut seulement ralumée pour servir à l'autre ; car il est vray qu'encore que Poléone fut amoureuse, on ne pouvoit dire que ce fut de Celadon, d'Hylas ou de Sylvandre, mais que c'estoit de l'homme en general. Ce fut alors que plusieurs marchands qui venoient achepter la marchandise acheptoient en mesme temps la marchande ; ainsi ce fut la première qui fut assez heureuse pour joindre ensemble le gain et la volupté. Comme les petits enfans sont les singes des grandes personnes, le petit Amour, qui vouloit imiter sa maistresse, prit bien-tost ses inclinations. Luy qui n'avoit jamais manié d'argent que pour achepter quelques bagatelles, il avoit toujourns les yeux attachez sur le contoïr, et il disoit qu'il prenoit plus de plaisir à voir les pieces d'or que celles d'argent. Ensuite, parce qu'il oüit sa maîtresse se plaindre d'estre souvent trompée, et que, s'il y avoit une pistolle rognée ou un louis faux, c'estoit ce qu'on lui mettoit dans la main, il apprit à son exemple à faire sonner les louis et à peser les pistolles, et pour cet effet il jetta la moitié des flesches de son carquois pour y trouver la place d'un trebuchet. Une fille de chambre, qui estoit sa confidente, luy apprit comme les entremetteurs partageoient le gain provenant de ce commerce ; en peu de temps il y fut fort affriolé, jusques là qu'il ne

se voulut plus servir que de flesches argentées et dorées, avec lesquelles il ne manquoit jamais son coup. C'est ainsi que l'amour mercenaire est tellement venu à la mode, que, depuis la duchesse jusques à la soubrette, on fait l'amour à prix d'argent, de sorte que désormais l'on peut icy appliquer le proverbe qu'on avoit autresfois inventé pour les Suisses, et dire : Point d'argent point de femmes. C'est ainsi que de gros milords, des pansars et des mustaphas cajollent aujourd'huy, dans des alcoves magnifiques et sur des carreaux en broderie des *blondelettes*, *blanchelettes*, *mignardelettes*, ou, pour ne parler point Ronsard Vendosmois, des beautez blondes, blanches et mignardes, cependant que des galands qui ne sont riches qu'en esprit et en bonne mine sont reduits à chercher la demoiselle suivante, et quelquefois la fille de chambre et la cuisinière, pour prendre leur repas amoureux à juste prix. Ce fut alors que les sonnets, les madrigaux et les billets galands furent descrivez comme vieille monnoye, et qu'on donna quatre douzaines de rondeaux redoublez pour un double louis. Cependant cette nouvelle maniere d'agir faisoit que plusieurs s'en trouvoient mauvais marchands, car, au lieu qu'auparavant avec les monnoyes spirituelles les galands acheptoient l'ame et l'affection des personnes, les brutaux avec des especes materielles n'en acheptoient plus que le corps et la chair, et ils faisoient le mesme commerce que s'ils eussent esté trafiquer dans le mar-

ché aux cochons ; encore en celuy-cy auroient-ils eu l'avantage d'y trouver certains officiers du Roy, nommez langueyeurs, qui leur auroient répondu de la santé de la beste, au lieu que, par un grand malheur, cette police ne s'est pas encore estendue jusques aux marchez d'amour, où neantmoins elle seroit bien plus necessaire. Enfin le ciel vengeur se mit en devoir de punir ce honteux trafic. Ce fut Bacchus, devenu le grand ennemy des femmes depuis qu'il avoit abandonné Ariane pour ne faire plus l'amour qu'au flacon, qui fit venir une certaine peste des Indes, qu'il avoit conquis, pour infecter toute cette maudite engeance qui avoit introduit dans le monde l'amour mercenaire. Elle s'espandit partout en fort peu de temps avec une telle fureur, qu'il n'y eut personne de ceux qui estoient complices de cette corruption d'amour qui eschapist à cette juste punition de son crime. Le pauvre Cupidon, tout Dieu qu'il estoit, en eust sa part comme les autres, car en beuvant et en mangeant les restes de sa maistresse (comme sa qualité de valet l'y obligeoit) il huma un peu de ce dangereux venin, qui, s'insinuant peu à peu dans ses veines, le rendit tout vilain et bourgeonné. Sa mere Venus, estant en peine de luy depuis longtemps, resolut de l'aller chercher par mer et par terre. Pour ce dessein elle envoya dans son colombier, qui est son escurie, prendre deux pigeons de carosse, qu'elle fit atteler à son char, avec lesquels (les poëtes sont guarens de cette vérité) elle fendit

les airs d'une très grande vitesse, et elle arriva enfin en Suede, où elle trouva son fils parmy un grand nombre de devots qu'elle commençoit d'avoir en ce pays là. Elle eut de la peine à le reconnoistre, tant à cause qu'il n'avoit plus les marques de sa domination, que parce qu'il estoit estrange-ment défiguré. Elle courut à lui, et l'embrassant avec une tendresse de mere, pour le flatter comme autrefois, luy voulut donner un cornet de muscadin, mais il se mocqua bien d'elle : il luy montra de pleines gibecières d'or et d'argent, et luy fit voir qu'il avoit amassé de grands tresors. En effet, il n'y auroit pas une plus belle fortune à souhaiter que de partager tout l'argent qui est dans le commerce d'Amour. Apres lui avoir fait le recit de toutes ses adventures, il ne pût luy celer le malheureux estat où il estoit réduit, dont aussi bien la déesse s'appercevoit, ayant desja bien eu des vœux de cette nature. Elle le mena aussitost à Esculape, à qui elle fit des prieres tres-instantes de le guérir ; mais il n'en pût venir à bout tout seul : il eut beau envoyer querir des medicamens exquis jusques au pays des Indes, d'où le mal estoit venu, il falut qu'il appellast à son secours une autre divinité. Mercure enfin entreprit cette cure et le guérit, non sans le faire beaucoup endurer, pour se vanger de luy en quelque sorte pour les peines qu'il luy avoit données à l'occasion des messages de Jupiter à ses maistresses. Dès qu'il se porta bien, la déesse le ramena en sa maison,

126

où depuis elle l'a retenu un peu de court, et a veillé plus exactement sur sa conduite. Il est vray qu'il a esté beaucoup plus sage qu'auparavant, et que pour le corriger il ne lui a plus fallu monstrer des verges, mais le menacer de Mercure ; c'est ce qui a eu plus de pouvoir sur luy que toutes les remonstrances que ceux qui avoient entrepris de le corriger luy auroient peû faire. Il a depuis tousjours hay au dernier point toutes les affections mercenaires ; il a juré hautement, par son bandeau et par sa trousse, qu'il n'en seroit jamais l'entremetteur, et que, bien loin d'y fournir ses flesches, il en retireroit entierement ses faveurs si-tost qu'on y mesleroit de l'argent et des presens. C'est aux seuls amans tendres et passionnez qu'il a reservé son secours, et à ces ames nobles et espurées qui aiment seulement la beauté, l'esprit et la vertu, toutes trois originaires du ciel. Tous les autres qui ont des desirs brutaux et interessez, il les abandonne à leurs remords et à leurs supplices ; il les desadvoue et ne les veut plus reconnoistre pour les sujets de son empire.

LE RAYON DU MANDARIN est une collection de volumes littéraires, établie pour le plaisir des Lettrés et Bibliophiles, par René-Louis Doyon, mandarin, et imprimée sur la maquette et par les soins de Charles Nypels maître-imprimeur à Maastricht (Hollande). Chaque volume comprend une prélection inédite. Chaque série comporte sept volumes qui sont tirés à 30 exemplaires sur papier van Gelder Zonen et 600 exemplaires sur vergé teinté de G. H. Bührmann. Le présent volume: Antoine Furetière, Historiette de l'Amour Esgaré, dont la prélection est de Victor Snell, fait partie de la première série sous le No. V.



Exemplaire justifié :

28

62633427

ANTOINE FURETIÈRE
(PARIS 1619 — 1688)



HISTORIETTE
DE L'AMOUR
ESGARÉ



140

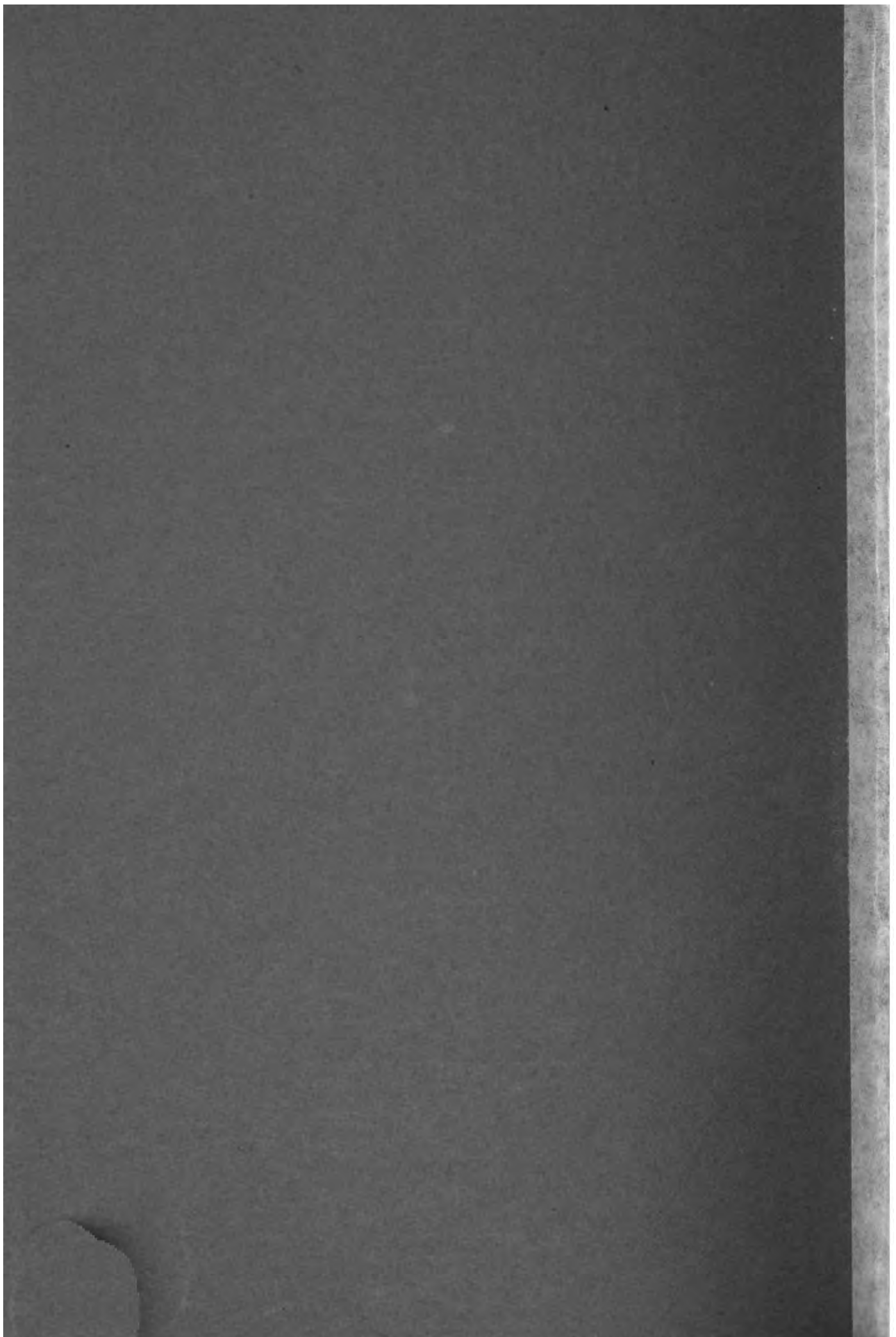
PRÉLECTION DE
VICTOR SNELL

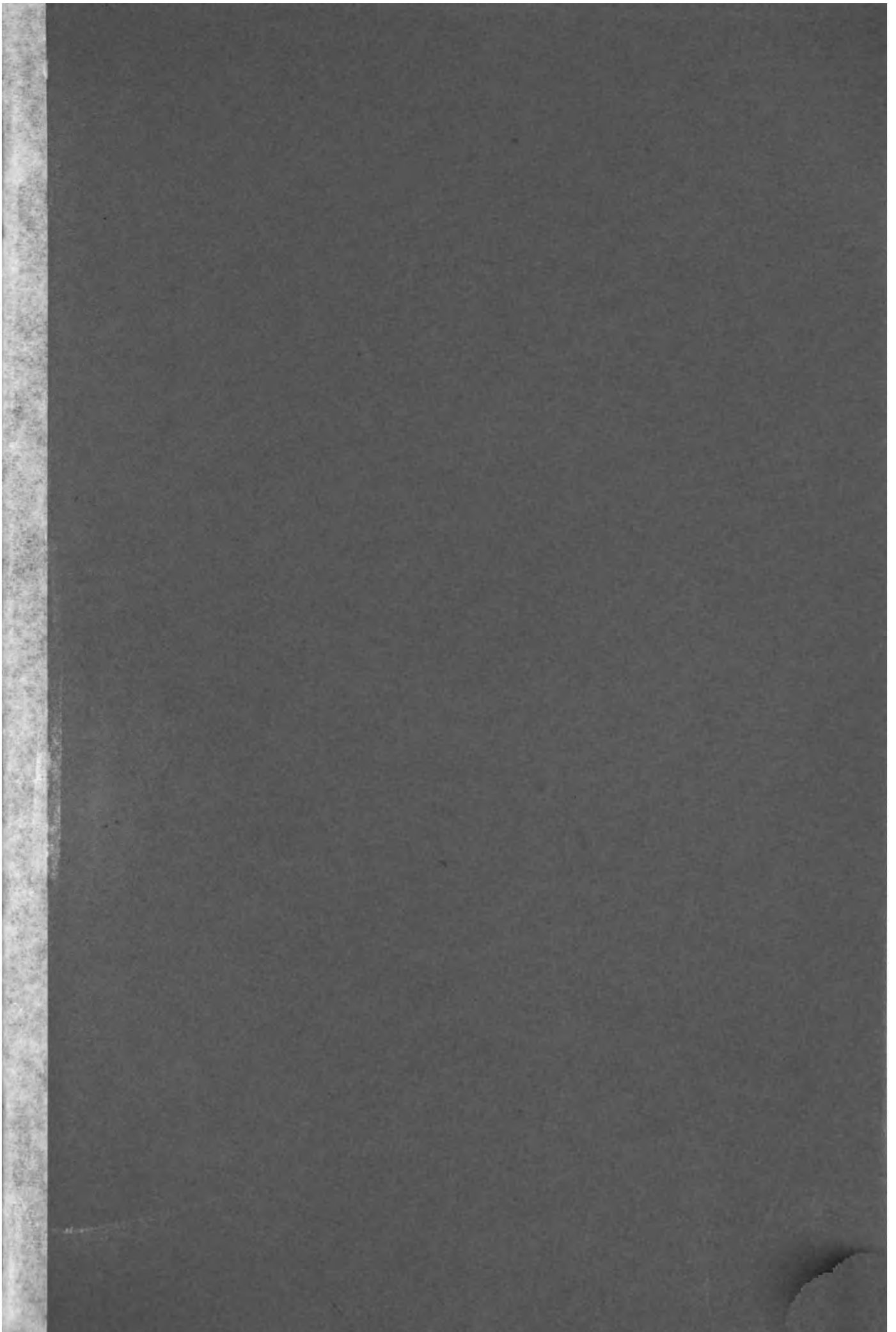


LA CONNAISSANCE
9 GALERIE DE LA MADELEINE
PARIS MCMXXVII

COPY TWO

CR 2186 F. 4





Imprimé
à Maastricht (Hollande)
pour La Connaissance
9 Galerie de la Madeleine
Paris VIII

Rayon du Mandarin No. V



